

# M

Le magazine du Monde



Les dinosaures, stars  
des ventes aux enchères

## JURASSIQUE CASH

M Le magazine du Monde n° 465. Supplément au Monde n° 23514/2000. © 81915  
SAMEDI 13 AOÛT 2000. Ne pas être vendu séparément.  
Disponible en France métropolitaine, Belgique et Luxembourg.





En 2018, un T-Rex et un Triceratops ont été séparés par un crâne de mosasaure, à Motta Visconti (Lombardie), en 2018.

## LES FOSSILES ET LE MARTEAU.

Ils rêvent de posséder un T-Rex intact dans leur salon. Ces passionnés fortunés collectionnent les dinosaures comme d'autres les œuvres d'art. Dans les salles des ventes, ils s'arrachent les reliques des grands sauriens disparus, à coups de millions de dollars. Une spéculation qui entraîne une ruée vers l'os parfois sans foi ni loi. Et oblige paléontologues et muséums, privés de leurs objets d'études, à solliciter ces nouveaux mécènes. Texte Thomas SAINTOURENS — Photos Gabriele GALIMBERTI



**CET APRÈS-MIDI-LÀ, LA SALLE DES VENTES DE DROUOT** fut prise d'une ferveur de palais des sports. Le combat, sans merci, a duré une vingtaine de minutes. L'enchérisseur chinois passait ses ordres au téléphone. Son adversaire philippin, misant frénétiquement en ligne, rendait coup pour coup. L'objet de leur désir commun trônait en majesté sur l'estrade, douché d'une lumière chaude : un squelette d'allosaure vieux de 150 millions d'années – soixante dents affûtées dans le sourire. Son acolyte, le diplodocus, 12 mètres du museau jusqu'au bout de la queue, s'était révélé trop imposant pour monter sur le podium. Au marteau, contenant tant bien que mal l'exaltation du moment, M<sup>e</sup> Alexandre Giquello arbitra la victoire par K.-O. du Philippin. 2,8 millions d'euros la paire de dinosaures fossilisés. Adjudé. Soit trois fois l'estimation initiale. Le lot, composé de plus de 400 os, sera convoyé par avion en pièces détachées, avant d'être assemblé, comme un Lego, au centre du vaste living-room de l'acquéreur, un magnat trentenaire de la high-tech, heureux comme un gosse. « *Le secret d'une vente publique, c'est de rendre les gens fous, commente le commissaire-priseur qui adjugea les deux bêtes le 11 avril 2018. Ce qui*

*compte avec les fossiles de dinosaures, c'est avant tout leur aspect impressionnant – la dentition, la cambrure... On est dans le domaine de la très grande décoration. Comme un Jeff Koons dans un salon, les acheteurs recherchent cet "effet wahou" qui subjuguera le visiteur.* » En la matière, pas de doute, prime aux carnivores. Le « T-Rex », en superstar, règne sur ce marché de niche comme jadis sur la jungle du crétacé. Le bestiaire est riche. De la griffe vendue à l'unité jusqu'au puzzle complexe de sauropode, il y en a pour tous les goûts. « *Ce marché jeune, en plein essor, n'est plus l'apanage des spécialistes. Il attire les amateurs de belles choses. Des clients sans profil type, si ce n'est, bien sûr, des moyens conséquents, et un salon assez vaste pour accueillir les plus grands spécimens* », explique Jacopo Briano, un consultant italien reconnu, lui-même héritier d'un spécialiste des mollusques fossilisés. La rareté, la qualité, mais aussi le pourcentage d'os véritables déterminent la valeur de chaque pièce. « *Au-delà de 70 % de complétude, le client est satisfait* », indique Eric Mickeler, l'un des experts chevronnés de ce « *petit monde où tous se connaissent* ». Une industrie de précision où il faut plusieurs mois, voire des années, pour « *sortir* » et « *préparer* » les créatures, selon un savoir-faire minutieux – du maniement de la tractopelle jusqu'à celui de la fraise de dentiste. L'immense majorité des transactions s'opèrent dans l'ombre, de la main à la main, directement auprès des revendeurs spécialisés, ou bien en marge des foires aux fossiles et aux minéraux – telle que celle de Tucson (Arizona), réputée la mieux achalandée. C'est en furetant à Tucson que l'ophtalmologue américain Henry Kriegstein a mis la main sur un théropode inédit qui partage désormais son patronyme – le « *Raptorex Kriegsteini* ». Mais ce collectionneur expérimenté, âgé de 71 ans, s'enorgueillit d'aller dénicher lui-même ses trésors, lors de vacances d'été passées à piocher la terre ocre du Wyoming. « *Ma passion est née durant l'enfance, lors de mes visites régulières au Musée d'histoire naturelle de New York, se remémore*



Page de gauche, l'ophtalmologue américain Henry Kriegstein et son épouse, sous un fossile de mosasaure, dans leur maison du Massachusetts, en 2018. Ci-contre, John Hankla, son épouse et un ami, des « chasseurs » de fossiles, à Tabernash (Colorado), en 2018.

le médecin. J'aime toucher les os : ils nous connectent avec la partie éteinte de la Terre. Ces dernières années, je me rends compte qu'il est désormais à la mode d'en posséder chez soi. Mais le mosasaure de mon salon, c'est ma fille Adrienne qui l'a découvert.» Le résultat en impose : ce monstre marin de 5 mètres suspend sa brasse coulée arrimé au plafond de la maison de l'île de Martha's Vineyard – repaire de la jet-set BCBG du Massachusetts.

Mais tous les possesseurs de fossiles n'ont pas la patience ni le goût du labeur du docteur Kriegstein. Des entreprises investissent volontiers dans ces créatures calcifiées, considérées du dernier chic, pour ensauvager le hall de leur siège social. C'est le cas de la société strasbourgeoise Soprema, spécialiste des matériaux d'étanchéité, qui accueille depuis deux ans ses visiteurs avec un squelette de mammoth de l'ère glaciaire (adjudgé à 430 000 euros). Après un confinement forcé prolongeant aussi celui des fossiles, les ventes automnales devraient reprendre de plus belle. On promet, entre autres reliques paléontologiques, l'arrivage chez Drouot d'un nouvel allosaure de 150 millions d'années, au crâne superbement bien préservé. Surtout, selon plusieurs connaisseurs du

marché, une « grande maison de ventes anglo-saxonne » s'apprête cet hiver à mettre aux enchères, « probablement à Londres », l'un des T-Rex les plus spectaculaires jamais mis au jour. Ce monstre emblématique devrait faire la « une » des gazettes : il se murmure que la barre des 10 millions d'euros, encore jamais dépassée, pourrait voler en éclats sous le marteau. Mais cette douce folie des « dinos » ne fait pas que des heureux – loin de là. Les paléontologues des musées et des centres de recherches publics ne goûtent guère cette flambée des prix. Ils s'insurgent devant la confiscation de leurs objets d'études par des collectionneurs aux portefeuilles rebondis, plus intéressés par l'esbroufe que par l'approfondissement de la connaissance.

« Chaque fossile vendu à un particulier est une perte irréversible pour la science, se désole Emily Rayfield, chercheuse à l'université de Bristol et présidente de la Société de paléontologie des vertébrés. Avec les progrès de l'informatique et des scanners, on observe aujourd'hui des détails invisibles il y a vingt ans – de la surface de la peau jusqu'au contenu de l'estomac... On découvre comment [les dinosaures] vivaient, ce qu'ils mangeaient, comment les bébés grandissaient... Nous, les chercheurs, nous avons besoin d'étudier, sur le long terme, les spécimens les plus rares, mais aussi de larges échantillons des plus communs. »

L'an dernier, la Société de paléontologie des vertébrés avait signé un communiqué courroucé en réaction à la mise en ligne d'une petite annonce singulière. Un bébé T-Rex, mort à l'âge de 4 ans, baptisé « Son of Samson », était proposé sur le site marchand e-Bay au prix de 2,95 millions de dollars (sans compter les frais de port). À de tels tarifs, les établissements publics ne peuvent rivaliser. Pas même le Musée d'histoire naturelle de Londres. « On dispose d'un budget annuel d'à peine quelques dizaines de milliers d'euros – qui vaut aussi pour les météorites et les pierres précieuses, confie le professeur Paul Barrett, paléontologue de l'institution britannique. Les prix des pièces les plus iconiques deviennent délirants. » ○○○



À Trieste, en Italie, la restauration par une entreprise italienne d'un squelette d'altosaure déterré dans le Wyoming, avant sa mise aux enchères à Drouot, à Paris.



Les grands dinosaures ont basculé dans l'ère de l'argent le 4 octobre 1997. La responsable désignée se prénomme Sue, mesure 3,9 mètres au garrot et pèse 8,4 millions de dollars. Le prix – adjugé par Sotheby's – requis pour faire emménager cette T-Rex remarquablement conservée dans l'entrée du Field Museum de Chicago. Le chèque record fut réglé par Disney et McDonald's, en échange des retombées concernant les produits dérivés et le marketing ciblant les enfants. Dès lors, les philanthropes sont devenus eux aussi des spécimens particulièrement recherchés. Niels Nielsen appartient à cette espèce. Ce prospère investisseur danois, résidant à Londres, prête simultanément six grands fossiles à des musées européens. Son tyrannosaure le plus emblématique, prénommé Tristan – comme l'un de ses fils –, squatte par exemple depuis cinq ans le Musée d'histoire naturelle de Berlin, où il a pu être étudié sous toutes ses coutures. « C'est un sujet controversé, mais soyons clairs : les musées n'ont pas d'argent. Il faut donc mettre en place une collaboration avec les propriétaires privés, comme cela existe dans le monde de l'art, déclare le mécène danois. Personne ne s'offusque quand un tableau appartenant à un riche collectionneur est prêté pour une exposition : je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas de même pour les dinosaures. Il faut en finir avec les raisonnements à l'ancienne et démocratiser les fossiles ! » Chez lui, M. Nielsen se contente des ossements de quelques menus volatiles, ou de reliques de poche, dont une dent de T-Rex achetée 5 000 dollars. Le point de départ de sa passion dévorante.

Afin de sonder l'âme des nostalgiques du mésozoïque, il faut se connecter avec le bureau en capharnaüm d'une villa futuriste des abords de Seattle. Nathan Myrvald, ancien bras droit de Bill Gates chez Microsoft, qu'il a quitté avec un joli pactole en 1999, se consacre depuis à ses passions incongrues : la cuisine moderniste, la photographie de la nature sauvage, les météorites, et, surtout, les « dinos ». Tee-shirt figurant un T-Rex cartoonnesque, os variés à portée de main, exclamations enfantines suraiguës lorsqu'il évoque ses bestioles favorites : pas de doute, l'homme est un authentique fana. Ce parrain jovial de la dinosphère met la main à la poche pour financer plusieurs universités américaines, des campagnes de fouilles, et des achats collector. « Les adultes fascinés par les dinosaures sont semblables aux dingues de sport : ils ont gardé leur âme d'enfant, explique l'innovateur hirsute. Pourquoi les dinos sont-ils si populaires ? Parce qu'ils sont grands et effrayants – mais juste ce qu'il faut. Et parce qu'ils sont "vrais" – du moins plus que les dragons –, mais "sécurisants" à la fois, vu qu'on ne risque pas d'en croiser au coin de la rue. »

De l'avis des spécialistes du secteur, le film *Jurassic Park* (1993) a accéléré la popularité des dinosaures auprès des acheteurs potentiels, ou en devenir. Nathan Myrvald ne peut le nier : il siégeait sur une chaise pliante, à côté de son ami Steven Spielberg, lors du tournage de *Jurassic Park - Le Monde perdu*, en 1996. « Tous les paléontologues "sérieux" ont critiqué ce film, mais, en réalité, ils l'ont adoré – car c'est trop cool ! » Il fera ensuite équipe avec l'un d'entre eux, Jack Horner, le chercheur vedette qui aurait inspiré le héros du film, interprété par Sam Neill, pour déterrer dix T-Rex dans l'Ouest américain (un record) en y mettant les moyens nécessaires. Dans sa demeure posée sur la rive du lac Washington, où il peaufine actuellement un article sur les spinosaures (« les plus bizarres de tous les dinos ! »), Nathan Myrvald a fait pousser une jungle préhistorique en sélectionnant rigoureusement les plantes où batifolaient les animaux disparus qui peuplent toujours ses rêves. « Si *Jurassic Park* existe un jour, les dinosaures devront d'abord venir dans mon jardin. »

**“LES MUSÉES N'ONT PAS D'ARGENT. IL FAUT DONC METTRE EN PLACE UNE COLLABORATION AVEC LES PROPRIÉTAIRES PRIVÉS, COMME CELA EXISTE DANS LE MONDE DE L'ART. PERSONNE NE S'OFFUSQUE QUAND UN TABLEAU APPARTENANT À UN RICHE COLLECTIONNEUR EST PRÊTÉ POUR UNE EXPOSITION.”** NIELS NIELSEN, COLLECTIONNEUR DE DINOSAURES ET MÉCÈNE



ooo En attendant de pouvoir recréer les raptors selon la prophétie spielbergienne, l'ingéniosité paraît sans limite lorsqu'il s'agit d'agoucher le collectionneur avec les spécimens les plus spectaculaires. Le manque de rigueur, voire la filouterie des moins scrupuleux des paléontologues commerciaux et de certains revendeurs désolent les experts : il n'est pas rare de constater des omissions, ou des trucages, dans les données contextuelles (carte de fouilles, carte de montage...) accompagnant, tel un passeport, les pièces mises sur le marché. Une documentation nécessaire à leur traçabilité et fondamentale pour la production scientifique. « Dans les catalogues de ventes, on croise hélas souvent des squelettes "patchwork", constitués d'assemblages de différents spécimens, remarque Jean-François Tournepiche, paléontologue et conservateur du Musée d'Angoulême. Je me souviens d'un rhinocéros laineux qui était en réalité composé de trois individus, avec des vertèbres de bison... » Le cadre législatif international tient lui aussi du « patchwork ». Chaque pays réglemente ses fouilles et l'import-export des espèces, selon des textes parfois obsolètes, vagues ou impraticables. Ce flou juridique, en absence de règles internationales, ménage une

forme de « zone grise » où grenouillent les nouveaux prospecteurs attirés par ce commerce juteux. « Le marché noir se développe : on sait très bien qu'il existe des arrières-boutiques, des exemplaires illégalement sortis de Chine, d'Argentine, du Maroc ou du Liban qui passent sous le manteau », alerte Ronan Allain, paléontologue au Muséum d'histoire naturelle de Paris, habitué des fouilles scientifiques à l'étranger. Ces dernières années, quelques saisies retentissantes ont en effet mis au jour les trafics douteux de ces barbouzes du fossile... Même l'acteur américain Nicolas Cage s'est fait berner par un crâne de tarbosauze acheté 267 000 dollars, en 2007, lors d'enchères à Beverly Hills – devant ce jour-là Leonardo DiCaprio. L'objet décoratif, sans certificat, fourni par un paléontologue véreux, sera saisi par la justice américaine et réexpédié vers la Mongolie, son pays d'origine, qui interdit officiellement toute exportation de fossiles.

En France, on cherche à protéger les ossements de cette folie spéculative. La poignée de gisements fossilifères répertoriés dans l'Hexagone n'a d'autre but que d'enrichir la connaissance patrimoniale. Comme à Angeac, en Charente, symbole du parc jurassique à la française. Chaque été, arc-boutés dans cette carrière argileuse sise au milieu des vignobles du cognac, s'y succèdent des équipes de bénévoles, étudiants et universitaires. En dix ans, ils ont remonté de ce millefeuille préhistorique plus de 8 000 os de vertébrés, provenant d'une cinquantaine d'espèces différentes. Jean-François Tournepiche rassure : « Tout ce qui sort d'ici bénéficie du statut des collections des Musées de France : les fossiles sont imprescriptibles et inaliénables. » Pas de risque, donc, de voir les fameux fémurs de sauroïdes charentais de plus de 2 mètres trôner dans le lobby d'un hôtel chinois ou, qui sait, montés en de monumentaux abat-jour.

De l'autre côté de l'Atlantique, c'est une tout autre histoire. Car le principal réseau d'approvisionnement du marché mondial demeure *made in USA*. Ici, les méthodes de fouilles ont peu évolué depuis les expéditions pionnières du xix<sup>e</sup> siècle. Traquer

Page de gauche, un dinosaure exposé dans le château privé de Marqueyssac (Dordogne).

Ci-contre, à Paris, le 1<sup>er</sup> avril 2018, la vente aux enchères à Drouot d'un spécimen d'allosaure (visible sur la photo), ainsi que d'un diplodocus. La paire a été adjugée pour 2,8 millions d'euros.



**“DANS LES CATALOGUES DE VENTES, ON CROISE HÉLAS SOUVENT DES SQUELETTES ‘PATCHWORK’, CONSTITUÉS D’ASSEMBLAGES DE DIFFÉRENTS SPÉCIMENS. JE ME SOUVIENS D’UN RHINOCÉROS LAINEUX QUI ÉTAIT EN RÉALITÉ COMPOSÉ DE TROIS INDIVIDUS, AVEC DES VERTÈBRES DE BISON...”**

JEAN-FRANÇOIS TOURNEPICHE, PALÉONTOLOGUE ET CONSERVATEUR DU MUSÉE D'ANGOULÊME

Gabrielle Gascambert et Juri De Luca

le fossile est toujours une affaire de sueur et de poussière ; de bêches et de pioches ; d'experts et de margoullins. Dans les « Badlands » de l'Ouest américain, la ruée vers l'os bat son plein. Ces terres meubles, aux confins des États du Montana, du Wyoming et des deux Dakota, sont devenues le royaume des « dino hunters » – les chasseurs de fossiles. Leurs vedettes « vues à la télé » (une série documentaire leur est consacrée sur Discovery Channel) sont souvent passées des vaches aux thérapies après un premier jackpot à valeur de révélation. Depuis, ces cow-boys du jurassique remuent les strates sédimentées de ces paysages désolés en chefs d'orchestre d'équipes de gros bras munis d'engins de terrassement. Ils prospectent sur leurs propriétés, ou bien louent des concessions à des fermiers, bénéficiant d'une législation libérale leur assurant la jouissance des découvertes souterraines.

Parmi ces aventuriers, Alan Detrich fait figure de vétéran. Ce septuagénaire, ancien prospecteur de pétrole, s'est reconverti dans les fossiles en 1984. Dieu, dollars et dinos : telle est la sainte trinité de ce baroudeur aux cheveux blancs tirés en catogan, vêtu de chemises western. C'est lui qui, sans scrupule, avait mis en vente (sans succès) son bébé T-Rex sur e-Bay. « Un spécimen unique au monde », vante-t-il de sa voix nasillarde et lancinante de bonimenteur du Far West. Le T-Rex n'est pas pressé : cela fait 150 000 millions d'années qu'il patiente. Alan Detrich est tout aussi stoïque : il croit en la loi de l'offre et de la demande. « Plus il y aura de participants dans le jeu, plus il y aura d'argent », assure celui qui gagne sa croûte en « bougeant des montagnes » avant de préparer méticuleusement ses bestioles depuis son ranch du Kansas réaménagé en atelier. Son précieux « bébé », Alan Detrich confie l'avoir entreposé « en sécurité dans une banque, caché dans le plus grand coffre-fort de la région ». « Son of Samson » attend d'être de nouveau libéré, dépoussiéré, puis appelé à rugir en silence sous les projecteurs. Il fera à son tour l'orgueil de son propriétaire, le chagrin des scientifiques, et la fortune de son découvreur. ☺